

ment politique, lui qui tiendra peut-être un jour dans ses mains les destinées de la France. Certes, il ne manquera point cette occasion de conquérir les suffrages des femmes. A chaque boutique il dépensera des sommes folles.

— Il est donc devenu bien riche ?

— On l'affirme. Grâce à sa situation, il joue à coup sûr.

Amico baissa la tête et n'ajouta rien.

Tout à coup Clotilde lui saisit les mains et lui demanda :

— Connais-tu donc M. Valgras.

Amico leva sur sa cousine ses grands yeux bleus dans lesquels tremblait une larme.

— Clotilde, dit-elle, je ne connais pas le député brillant, l'orateur célèbre, l'homme donc, comme tu le disais, la France attendra peut-être un mot d'ordre ; mais j'ai connu Lucien Valgras, avocat, s'essayant au journalisme, pauvre encore, sans autre fortune que ses espérances, et gardant le temps d'écouter son cœur... C'est tout le roman de ma vie que je vais te raconter, il est si simple et si cruel que jamais jusqu'à cette heure, je n'ai eu le courage de l'avouer à personne...

— Pauvre Amico ! fit doucement Clotilde.

— Te souviens-tu de l'invitation que nous reçûmes, il y a longtemps déjà, d'aller passer un mois à Luc, au bord de la mer ? Mon père ne pouvait quitter son bureau, ma mère ne voulait point le laisser seul ; tous deux cependant regrettaient de me priver d'un plaisir. Louise et Lucie Vermorand avaient été mes amies de pension, nous devions trouver une grande joie à nous voir.

Il fut décidé que j'irais à Luc accompagnée de ma mère, qui me laisserait ensuite quelques semaines chez Mme Vermorand, puis viendrait me reprendre pour me ramener à Paris. Ce coin de pays garde une simplicité charmante. On y vit en famille ; la toilette n'y est point nécessaire, et je n'eus d'autre souci en bouclant ma malle, que d'y enfermer quelques livres, et des ouvrages d'aiguille.

Louise et Lucie m'accueillirent avec de grandes démonstrations de joie ; Mme Vermorand se montra maternellement bonne, et après avoir pendant deux jours respiré la brise saline de cette grève admirable, ma mère me quitta. Ce ne furent bientôt que courses et promenades à Langrune, Villiers, dans toutes les petites baies où le sable est doux comme du velours. Le matin nous partions souvent pour la pêche, et nous revenions chargées de crevettes et de crabes qui nous semblaient d'une saveur exquise.

Un soir M. Vermorand annonça à sa femme qu'il aurait un souvein le lendemain, un ancien camarade de collège. Lucien Valgras, que son intelligence hors ligne ferait un jour remarquer. Louise, Lucie et moi nous étions si peu coquettes que nous n'ajoutâmes pas un ruban à nos robes de toile. Il s'agissait d'un ami de la famille, et je ne sais pourquoi nous l'imaginons presque vieux.

Nous nous trompions, il pouvait compter trente ans. Une flamme vive brillait dans ses yeux ; il possédait une sorte de grâce particulière. Je l'écoutais avec une attention oraintive.

J'admirais cet homme sans autre fortune que sa volonté et son intelligence, exposant des plans grandioses, parlant de la France comme s'il devait être appelé à la diriger, et riant de sa misère présente en comptant sur l'avenir. On aurait pu le croire atteint de la folie de l'orgueil, mais M. Vermorand avait foi en lui. Et je m'obliais souvent à l'entendre, sans arrière-pensée, sans même comprendre encore qu'il m'intéressait profondément.

Du reste, le caractère de Lucien Valgras semblait fait d'op-

positions étranges. Après avoir discuté sur les sujets les plus graves, il rejoignait Lucie et Louise et entreprenait avec nous des courses sans fin. Comment arriva-t-il à s'occuper de moi ? je l'ignore. Un jour je crus deviner qu'il m'aimait, et ce jour-là, je me senti heureuse. Et cependant quel avenir semblait réservé à cet attachement subit, irrésolu ? Lucien Valgras vivait mal de quelques articles publiés dans les journaux, et de rares plaidoiries ; le succès ne le portait pas encore, ses articles ne remuaient pas le public ; l'heure du succès n'était pas venue.

Un soir, quelques jours avant la date fixée pour mon départ M. Valgras nous rejoignit sur la grève. Louise et Lucie recueillirent des mousses roses pour en former des albums, Robert complétait sa collection de coquillages, et moi je regardais la grande mer que je quitterais bientôt, et je me disais qu'au fond de notre appartement de Paris où manque l'air et la clarté, je regretterais cet horizon sans limite, la bande dorée des sables, la frange verte des goémons, les vagues à crête blanche, et cette brise saline qui en ce moment me caressait le visage.

M. Valgras se trouva près de moi sans que je l'eusse entendu venir.

— Est-ce bien vrai, me demanda-t-il, est-ce bien vrai que vous partez dans trois jours ?

— Oui.

— Il faut donc que vous m'écoutez ce soir, en face de la mer, sous le ciel, dans cette solitude où nul ne peut nous entendre, et où des regards amis nous découvriront seuls. Amice, je n'ai point de présent, mais l'avenir est à moi. Si je vous demandais maintenant en mariage, infailliblement votre père me repousserait. Mais je vous le jure, j'ai la conscience de ma force, j'occuperai sinon le premier du moins un des premiers rangs. Il ne me faut pour cela que peu de temps.

— Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous vivons marissent hâtivement les hommes, et activent la marche des événements. Mon jour viendra, j'en ai l'assurance. Il me semble que si vous promettiez de faire pour moi des vœux, que si j'avais une espérance si faible qu'elle fût d'être quelque chose dans votre pensée, mon courage en serait doublé. Est-ce trop vous demander, Amice ?

Je ne répondis rien. Le son de sa voix d'ordinaire éolant, était en ce moment si doux, je dirai presque si triste, que je me sentis profondément touchée. Je ne pouvais cependant rien promettre. M'appartenait-il de disposer de ma vie ? Savait-il ce qui adviendrait dans la sienne ?

— Je comprends votre silence, reprit-il, je vous suis indifférent, et vous ne voyez en moi qu'un fou orgueilleux.

— Un fou, non, dis-je, en trouvant la force de le regarder. Vous possédez, comme vous le dites, l'intelligence et la volonté, mais je redoute que vous vous serviez des dons que Dieu vous a départis pour servir une cause dangereuse, parce que de ce côté des lutteurs le succès est plus proche. Plus d'une fois j'ai cru saisir dans vos entretiens des dissemblances avec les idées qui me tiennent le plus au cœur. Je suis chrétienne, monsieur, et vous...

— Amice, me répondit-il, vous possédez assez de pouvoir sur moi pour me convertir.

— Dieu seul touche les âmes.

— Peut-être, mais ne se sert-il pas souvent du ministre d'un prêtre ou de la tendresse d'une sainte.

— Je ne suis qu'une pauvre fille, sans fortune comme vous, mais à qui manquent les moyens sur lesquels vous comptez pour